Document généré le 24 avr. 2024 17:25

Séquences
La revue de cinéma

Vues d'ensemble

Numéro 256, septembre–octobre 2008

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45120ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

(2008). Compte rendu de [Vues d'ensemble]. *Séquences*, (256), 51–59.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

99 F

À première vue, l'adaptation cinématographique de **99 F** cède à toute l'outrance qu'on trouvait dans le constat désenchanté du très fantasque Frédéric Beigbeder sur les leurres de notre société de consommation. Le réputé réalisateur Jan Kounen (**Dobermann**) s'empare du pamphlet littéraire de l'ancien publicitaire devenu auteur pour y cristalliser toute sa hardiesse plastique. Fidèle, dans l'ensemble, au livre culte, Kounen parvient difficilement à oublier ses origines, la pub. Mariant un indéfectible cynisme et une naïveté presque désarmante, **99 F** se confronte au règne démesuré de la publicité dans cette ère du vide... où tout est provisoire, nous confiera le protagoniste en guise d'avertissement. Comme dans le film, serions-nous tentés d'ajouter.

Aux confins de cette vision hallucinée de l'instantané qui n'a rien à envier aux productions américaines telles que **Natural Born Killers**, Octave (Jean Dujardin en haute voltige), un concepteur de pub coké œuvrant pour une prestigieuse agence, était résolument destiné à une belle vie : la fortune, le pouvoir, les femmes. Un jour, prenant conscience du tort qu'il a aidé à propager dans le monde, la travestie de sa triste vie le rattrape.

De toute évidence, un tel discours sociologique se transmet plus aisément par la langue que par l'image. Et manifestement Kounen est incapable de rendre la charge critique de l'œuvre originale. Pas de vraie réflexion dans ce film. **99 F** se présente plutôt comme une mosaïque envoûtante, à l'image de son sujet, une forme confondant le beau et le vrai. Symptomatique de son époque, le film est pris au piège par son *esthétique de surface*. En dépit de ses multiples qualités (mélange de styles, pastiche, montage dynamique), l'adaptation de Kounen n'aboutit à rien, sinon à l'illusion d'une critique. Tout aussi navrante est cette accumulation de vacuités chez les personnages secondaires, stéréotypes plaqués, faciles, dont l'humanité est absente. Le style fougueux, exigeant, ne parvient pas à empêcher le film de se distraire dans le superflu et annonce, paradoxalement, les limites du cinéma de Kounen... Sans doute distingue-t-il mal encore la publicité et le cinéma !

SAMI GNABA

■ **99 F** — France 2008, 104 minutes — **Réal.** : Jan Kounen — **Scén.** : Bruno Lavaine, Nicolas Charlet — **Int.** : Jean Dujardin, Jocelyn Quivrin, Patrick Mille — **Dist.** : Équinoxe.

CRUISING BAR 2

Deux décennies plus tard, on retrouve les quatre dragueurs de **Cruising Bar**, toujours incarnés par Michel Côté. Vieillis mais pas le moins du monde améliorés. Toujours aussi minables, toujours interprétés par Michel Côté.

Le Taureau s'est fait foutre à la porte par sa femme, lasse de ses infidélités. Il veut continuer à baiser à gauche et à droite, mais se révèle impuissant. Alors il va tenter de séduire sa propre épouse. Le Lion, lui, est quitté par sa compagne. Mais il a beau écumer les bars en essayant de se moderniser, sa gueule ne plaît pas. Le Ver cherche plus naïvement l'âme sœur, qu'il finira par rencontrer. Quant au Paon — seul homme attirant des quatre —, ses aventures se terminent toujours en queue de poisson. Sa psy croit qu'il n'a pas trouvé son identité sexuelle et lui conseille d'essayer l'homosexualité.

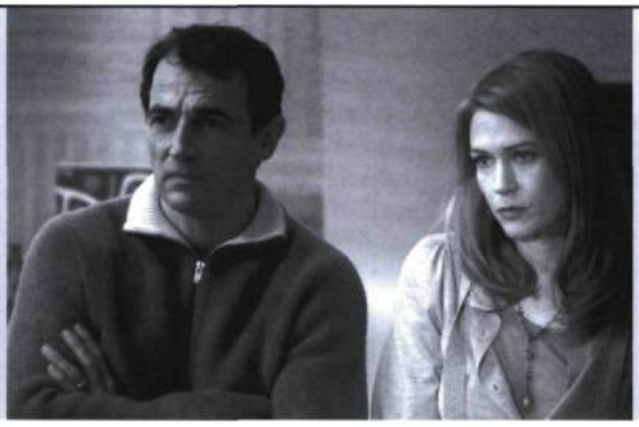
Michel Côté a maintes fois prouvé qu'il pouvait être un bon comédien. Souvenons-nous de **C.R.A.Z.Y.** Robert Ménard sait être un réalisateur efficace. Claire Wojas est une excellente scénariste. Pour ne citer qu'un exemple, je rappellerai **Le Polock**, l'histoire d'un jeune Polonais venu au Canada dans le but d'enrichir sa famille, mais qui va bientôt s'amouracher d'une jeune Montréalaise, déchiré entre son pays d'origine et son pays d'adoption. C'était à la fois fort et subtil. (On aimerait revoir les six épisodes de cette télésérie.)

Alors pourquoi faut-il que cette même équipe accouche d'un film aussi insipide ? Les quatre personnages centraux sont primaires. Ça amuse visiblement Côté de changer de maquillage, de perruque et de postiche, mais le résultat est grossier. L'histoire est prévisible, les dialogues simplets. Deux bons gags et trois bonnes idées ne suffisent pas à bâtir une bonne comédie. Et on s'étonne de voir une telle nullité financée par les deniers publics.

À la sortie du premier **Cruising Bar**, j'étais collaboratrice au *Devoir*. Dans un article intitulé « La décadence de l'humour », je décrivais ainsi l'enfer du cinéphile : « C'est d'être condamné à visionner, pour l'éternité, les pires films qu'il a vus dans sa vie. Si je suis damnée, dans mon enfer il y aura **Cruising Bar**. » J'y rajoute aujourd'hui **Cruising Bar 2**.

FRANCINE LAURENDEAU

■ Canada [Québec] 2008, 103 minutes — **Réal.** : Robert Ménard, Michel Côté — **Scén.** : Michel Côté, Robert Ménard, Claire Wojas — **Int.** : Michel Côté, Véronique LeFlaguais, Noémie Yelle, Lise Roy, Christine Foley, Hélène Major, Chantal Dauphinais, Marie-France Duquette — **Dist.** : Alliance.



DEUX JOURS À TUER

Après ce qu'on pourrait appeler sa trilogie de l'amitié, Jean Becker s'attaque à un sujet plus grave : le désenchantement, voire un désespoir mêlé de cynisme devant la mort inéluctable.

Becker s'inspire souvent de romans peu connus mais qui ont comme dénominateur commun une certaine légèreté de cœur face à l'adversité, ainsi qu'une sorte d'optimisme forcé. Le jardinier du film précédent de Becker, **Dialogue avec mon jardinier**, attendait la mort avec sérénité, alors que le soldat allemand, dans **Effroyables Jardins**, l'amadouait en faisant le clown, au risque (avéré) d'y laisser sa peau. Ici, on ne rit plus. Antoine Méliot réagit de façon diamétralement opposée à ces personnages; se sachant condamné mais refusant l'apitoiement probable de ses proches, il est résolu à les faire baver de telle sorte qu'ils ne puissent garder un bon souvenir de lui. Publicitaire de son métier, donc rompu au mensonge et à la manipulation, il cache son état et devient odieux au dernier degré, crachant son fiel lors d'une scène de repas d'une violence presque insoutenable.

Étrange réaction, pour laquelle les auteurs nous apportent quelques clés pendant le second volet, alors que le héros en rupture de banc ira retrouver un père absent depuis une éternité; situation quelque peu convenue mais tout de même plausible. Becker soutient l'intérêt du spectateur en nous amenant pendant un moment sur des fausses pistes quant à la motivation profonde de son personnage. Si l'intrigue est moins articulée que dans **L'Été meurtrier**, d'excellente mémoire (qui était, il est vrai, tiré d'un polar), et si la réalisation est sans surprises, on reconnaît chez Jean Becker un plaisir évident de décontenancer, histoire de susciter l'intérêt. Mais on lui reconnaît surtout une profonde humanité qui depuis quelques années caractérise un cinéaste actif depuis fort longtemps mais dont la carrière fut lente à démarrer.

Il faut souligner, même si c'est presque une évidence, la qualité des interprètes, particulièrement d'Albert Dupontel, un acteur polyvalent au jeu très physique qui nous étonne toujours, et de Marie-Josée Croze, qui compose son personnage d'épouse blessée avec une retenue exemplaire.

DENIS DESJARDINS

■ France, 2007, 85 minutes — **Réal.** : Jean Becker — **Scén.** : Eric Assous, Jean Becker, François D'Epenoux et Jérôme Beaujour, d'après le roman de François D'Epenoux — **Int.** : Albert Dupontel, Marie-Josée Croze, Pierre Vanneck, François Marthouret, Alessandra Martines — **Dist.** : Séville.

FARO, LA REINE DES EAUX

Avec ce premier long métrage, **Faro, la reine des eaux**, le réalisateur malien Salif Traore signe une œuvre mélancolique et remplie d'élégance. Les prises de vue magnifiques rendent justice à cette Afrique qui recèle des trésors esthétiques et humains infinis. Malgré quelques défauts de réalisation et un jeu d'acteur qui laisse parfois à désirer, **Faro, la reine des eaux** demeure une œuvre courageuse qui n'a pas peur de confronter les injustices érigées en traditions séculaires.

Zanga revient dans son village natal, situé au cœur du Mali. Il en avait été chassé il y a plusieurs années pour la simple raison qu'il était de père inconnu. C'est pourtant pour résoudre le mystère de ses origines qu'il retrouve les siens. Faisant fi des brimades qu'il a dû subir étant jeune, il utilise cette occasion pour démontrer aux villageois que sa réussite contredit leurs superstitions.

Devenu ingénieur, Zanga leur propose l'édification d'un barrage afin d'exploiter les riches possibilités énergétiques du fleuve et amadouer une fois pour toutes le caractère imprévisible de la rivière Faro, la reine des eaux. Comme les bonnes intentions ne suffisent pas toujours, Zanga va devoir affronter de nouveau les superstitions qui le rendent responsable des déboires que traverse son projet. « Être ignorant, c'est terrible », conclura un Zanga amer après ses vaines tentatives de convaincre le chef des bienfaits d'évoluer.

Le film est une fable africaine qui confronte un débat éternel : comment faire coexister les croyances ancestrales avec les impératifs modernes ? Mais **Faro, la reine des eaux** est une œuvre qui va un peu plus loin que celles qu'on a l'habitude de recevoir du continent noir. On y parle d'identité, de marginalisation, d'iniquité, mais également de ces traditions que l'on vénère tant et qui ne sont que des outils de domination afin d'exclure ceux qui nous gênent.

Véritable drame social, **Faro, la reine des eaux** est avant tout une œuvre humaniste qui s'inscrit dans la mouvance de réalisateurs africains, tel Ousmane Sembène, qui n'hésitent pas à secouer la société en éclairant ses contradictions. On remarquera la prestation minime mais remarqué de l'humoriste Michel Mpambara en fiancé malchanceux.

ISMAËL HOUDASSINE

■ Mali / France / Canada / Burkina Faso / Allemagne 2007, 96 minutes — **Réal.** : Salif Traoré — **Scén.** : Salif Traoré, Olivier Lorelle — **Int.** : Sotigui Kouyaté, Balla Habib Dembélé, Maimouna Hélène Diarra, Djénéba Koné — **Dist.** : K-Films Amérique.

THE HAPPENING

Le cinéaste M. Night Shyamalan possède une vision singulière. Cette singularité artistique que le réalisateur élabore de film en film fait de chacun de ses longs-métrages un événement. Si son incursion dans la fable (**Lady in The Water**) en a fait sourciller plus d'un, elle a le mérite de lui avoir inspiré son plus récent film, **The Happening**, un thriller sur l'Amérique post-11 septembre. À défaut de pouvoir répéter l'exploit de **The Six Sens**, **The Happening** s'inscrit en parfaite continuité avec sa filmographie, optant pour un ton plus sombre et violent qui n'est pas sans rappeler le très sous-estimé **The Village**.

Par un jour comme tant d'autres, un phénomène meurtrier assiège toute la Côte est des États-Unis. En proie à des vents violents accablant les rues de New York, les gens tombent comme des mouches. Devant ce phénomène inexplicable, des rumeurs de terrorisme et d'attaques à l'arme chimique commencent à se répandre. Un professeur de sciences à Philadelphie, en conflit avec sa femme, Alma est quant à lui persuadé qu'ils sont devant un acte de la nature.

Dès les premières minutes (réminiscences violentes du 11 septembre), Shyamalan instaure un climat de terreur implacable. Réfutant les clichés de convenance, **The Happening** adopte une esthétique rigoureuse qui va au-delà de la simple suggestion, interrogeant les limites du prévisible tout comme celles du visible. Fascinant exercice de style, **The Happening** puise ses références dans les codes hollywoodiens figés depuis les belles années d'Hitchcock, tout en s'évertuant à les transposer dans l'ère moderne. Le mal est ailleurs, dans le *désenchantement envers l'élite politique, le réchauffement* climatique et les avancées technologiques qui creusent, ici, les affres du nouveau millénaire.

De toute évidence, c'est la constante recherche de l'équilibre entre la forme et l'émotion qui fascine. Dans cette exploration fantastique de la nature humaine, Shyamalan filme ses personnages sous un éclairage réaliste : fragiles, désabusés, imparfaits. Son secret a toujours résidé dans la foi en ses personnages. Ici, on ne fait pas exception. **The Happening** nous donne surtout à voir un cinéaste résolu à nous exposer ses propres craintes du monde environnant.

SAMI GNABA

■ **L'ÉVÉNEMENT** — États-Unis 2008, 91 minutes — **Réal.** : M.Night Shyamalan — **Scén.** : M. Night Shyamalan — **Int.** : Mark Wahlberg, Zooey Deschanel, Ashlyn Sanchez — **Dist.** : Warner.

L'HEURE ZÉRO

Pascal Thomas n'est pas né de la dernière pluie. On appréciait déjà dans les années 70 ses comédies douces-amères telles que **Le Chaud Lapin**, **Pleure pas la bouche pleine**, **Les Maris, les femmes, les amants**, tournée à l'île de Ré, ou, plus récemment, **La Dilettante** avec Catherine Frot. Sans compter un film méconnu où nul autre que Rémy Girard tenait le premier rôle : **La Pagaille**. Après une première tentative du côté d'Agatha Christie en 2005, Thomas a choisi de porter à l'écran une autre œuvre de la célèbre reine du mystère. Il s'agit d'un roman relativement peu connu, quoiqu'on y retrouve les ingrédients habituels : huis clos, crime soi-disant parfait, personnages contrastés et convenus, fausses pistes et multiples revirements. Christie, on le sait, réserve toujours quelque surprise; le contraire serait surprenant ! Toutefois, le genre a ses limites, et ce n'est pas cette énième variation cinématographique qui les fera reculer.

Roman publié en 1944, *Towards Zero* est transplanté de nos jours de Grande-Bretagne en Bretagne. Le milieu *high class* propre à l'univers de son auteur reste toutefois le même, avec ses bourgeois blasés et ses domestiques d'un autre temps, réunis artificiellement dans une somptueuse villa isolée surplombant une falaise. Une belle brochette de personnages archétypaux campés par des acteurs crédibles mais avec une certaine surcharge, surtout dans le cas de Laura Smet qui en beurre épais dans le registre hystérique. Tout ce beau monde se démène donc un peu vainement, et le drame humain reste secondaire. Le personnage du commissaire, qui accepte de suspendre ses vacances pour dénouer le mystère, ne possède aucune caractéristique particulière; sa propension à évoquer plus d'une fois les noms de ses illustres devanciers (Rouletabille, Poirot, Columbo, etc.) vise à faire sourire, mais est révélatrice de son manque d'originalité.

Le genre policier d'avant-guerre est difficile à dépoussiérer. Bruno Podalydès avait rajeuni le *Mystère de la chambre jaune* de Gaston Leroux sans être obligé de transposer l'intrigue à notre époque. Le film de Pascal Thomas ne passera pas à l'histoire, mais il saura tout de même charmer un tant soit peu l'amateur d'intrigues emberlificotées.

DENIS DESJARDINS

■ France, 2006, 107 minutes – **Réal.** : Pascal Thomas – **Scén.** : François Caviglioli, Nathalie Lafaurie, Clémence De Biéville et Roland Duval, d'après l'œuvre d'Agatha Christie – **Int.** : François Morel, Melvil Poupaud, Danielle Darrieux, Alessandra Martines, Laura Smet, Chiara Mastroianni – **Dist.** : FunFilm.

IMPORT/EXPORT

Reflet de la scission pouvant exister entre l'Europe centrale et l'Europe de l'Est ou vision personnelle d'un auteur sur deux mondes aux accents différents ? Dans **Import/Export**, le réalisateur Ulrich Seidl explore l'écart culturel présent entre l'Autriche et l'Ukraine, deux pays qui furent privés de contact direct pendant plusieurs décennies durant la Guerre Froide.

Le réalisateur matérialise ainsi avec ferveur le contraste parfois dur et sauvage pouvant prédominer entre ces deux scènes : qualité de vie, insécurité d'emploi ou mentalité par exemple. Cependant, ce contraste est très relatif, car les deux États ont dorénavant tendance à se rapprocher de plus en plus.

Dans ce film du réalisateur viennois, nous suivons les chemins incertains que prendront respectivement Olga, une jeune femme ukrainienne qui tente de s'en sortir, et Pauli, Autrichien dans la vingtaine, qui espère lui aussi améliorer son train de vie, et ce, malgré les dettes qui s'accumulent. Sans avoir de lien direct, les deux histoires représentent une même bataille : celle de la « survie » et de l'émancipation. Olga va vers l'ouest; lui, vers l'est, mais tous deux pour des raisons économiques.

Les deux acteurs non professionnels qui les incarnent alimenteront leur rôle d'une touche très personnalisée. Aussi, les univers qu'ils nous feront contempler durant leur périple seront souvent déroutants : prostitution physique ou virtuelle, haute bourgeoisie, pauvreté extrême et criminalité touchant les plus démunis. Les récits parallèles, mais allant dans des directions diamétralement opposées, nageront à contre-courant dans ces milieux trop souvent malsains et bouleversants.

Ce qui est certain, c'est que le film n'est pas passé inaperçu lors de son passage au Festival de Cannes... et avec raison ! L'ouvrage déstabilise grandement, notamment par sa froideur métallique, son côté morbide et les quelques passages d'une crudité sexuelle absolue. Exhibant l'esthétique du documentaire, il renferme toutefois un film de pure fiction, et cette hybridité en dit long sur le contenu d'**Import/Export**, qui possède réellement deux pôles. Un travail intéressant, mais peu accessible.

MAXIME BELLEY

■ Autriche 2007, 135 minutes — **Réal.** : Ulrich Seidl — **Scén.** : Veronika Franz, Ulrich Seidl — **Int.** : Ekateryna Rak, Paul Hofmann, Michael Thomas — **Dist.** : Funfilm.

THE INCREDIBLE HULK

L'homme dont le pantalon est bien plus solide que la chemise est de retour sur nos écrans. Vive la taille élastique ! Les adaptations de l'équipe *Marvel* de leurs personnages de superhéros sont très bien taillées. Tout en respectant les clichés du genre, les scénaristes brodent de petites touches de modernité agréables. Bruce Banner vit incognito au Brésil et tente de trouver une cure à sa maladie. Un incident dans une usine d'embouteillage de boissons gazeuses permettra au général Ross de retrouver sa trace. L'incroyable Hulk devra donc fuir les agents américains, menés par l'agent Bronsky, et tenter avec l'aide de son amie de cœur Élizabeth Ross, de joindre le chercheur Mr Blue afin d'essayer un nouveau traitement.

L'ouverture du film au Brésil est très bien filmée et donne une ambiance particulière au récit. Louis Leterrier, jeune réalisateur de l'équipe Besson, utilise les trucs classiques pour éviter de nous montrer la transformation de Banner en Hulk : contrejour, nuit, fumée, et même sous l'asphalte. La composition des scènes est généralement efficace sauf pour celle où explose un hélicoptère et quand Hulk et Élizabeth marchent sous la pluie dans un ruisseau. Le film reste enlevant même si les éclairages de certains effets spéciaux sont parfois confus. Le jeu des comédiens rend bien les archétypes manichéens des personnages de *comic books*. Liv Taylor malgré son allure vaporeuse représente bien le portrait des femmes de l'époque. N'oublions pas que la création de Hulk date de 1962. Après avoir joué dans des productions variées comme **Everyone Says I Love You** (1996), **Frida** (2002), **The Illusionist** (2006), Edward Norton endosse avec simplicité le costume du double rôle de Banner-Hulk. Il ajoute au personnage un regard touchant.

Appuyées par une trame sonore sans grande originalité, les scènes de combat entre Hulk et l'abomination-Bronsky manquent de rythme. Même si la victoire est prévisible, on aurait pu découper avec plus de suspense. La stratégie commerciale consistant à nous présenter un à un les super héros sur un nouveau jour est cousue de fil blanc. On attend avec un sourire narquois au coin des lèvres la sortie du long métrage **The Avengers**.

ÉLÈNE DALLAIRE

■ **L'INCROYABLE HULK** — États-Unis 2008, 112 minutes — **Réal.** : Louis Leterrier — **Scén.** : Zak Penn, Stan Lee — **Int.** : Edward Norton, William Hurt, Liv Tyler, Tim Roth, Robert Downey Jr., Tim Black Nelson — **Dist.** : Universal.

MAMMA MIA !

Adapter une comédie musicale à succès au cinéma n'est pas toujours chose facile. Parlez-en aux réalisateurs de **Rent** et **The Phantom of the Opera** qui se sont tous deux magistralement cassé les dents. Baz Lurhmann (**Moulin Rouge**), Tim Burton (**Sweeney Todd**) et Rob Marshall (**Chicago**) ont heureusement fait preuve de plus de *maestria*, de sorte que leurs œuvres sont devenues les références du genre. Qu'en est-il donc de **Mamma Mia !** ? La première réalisation de Phyllida Lloyd, qui a elle-même mis en scène le spectacle du même nom joué notamment à Londres et sur Broadway, ne passera certes pas à l'histoire.

À la veille de son mariage, Sophie a invité sur l'île grecque de Kalokairi trois anciens amants de sa mère Donna. Lequel est son père ? Sam l'architecte, Bill l'écrivain ou Harry le banquier ? Sophie rêve de savoir. Sa mère a pour sa part invité aux noces ses vieilles copines Rosie et Tanya, autrefois membres de son groupe de musique.

Dans **Mamma Mia!**, tout est mis en place pour faire rêver les spectateurs. Île paradisiaque, fêtes mémorables, chansons entraînantes et romance en prime. Et si en plus vous aimez ABBA, vous serez comblé. *Dancing Queen*, *Take a Chance on Me*, *Voulez-vous* et autres *Mamma Mia* défilent à un rythme infernal, nous coupant momentanément du récit à des moments pas toujours opportuns. Comble de malheur, Pierce Brosnan pousse la note et fausse à qui mieux-mieux. Heureusement, il y a Meryl Streep qui, du haut de ses 59 ans, semble avoir un réel plaisir à danser et chanter de façon fort juste. Même si elle n'atteint pas la grâce, comme dans **Out of Africa** et **The Bridges of Madison County**, sa performance demeure irrésistible. Si la réalisatrice avait été un peu plus créative au niveau visuel, **Mamma Mia!** aurait pu être un autre **Across the Universe**. Malgré tout, le film suscite un enthousiasme délirant chez les spectateurs et permet de passer un très agréable moment. Bref, un vértable *feel-good movie* !

CATHERINE SCHLAGER

■ États-Unis 2008, 108 minutes — **Réal. :** Phyllida Lloyd — **Scén. :** Catherine Johnson, d'après la pièce *Mamma Mia!* — **Int. :** Meryl Streep, Amanda Seyfried, Pierce Brosnan, Colin Firth, Stellan Skarsgård, Julie Walters, Christine Baranski, Dominic Cooper — **Dist. :** Universal.

MISTER LONELY

Prenant son titre d'une vieille bluette adolescente de Bobby Vinton (l'interprète de la chanson *Blue Velvet*), **Mister Lonely** prolonge le parcours oblique de l'enfant terrible Harmony Korine, qui, même s'il s'est assagi depuis l'écriture de **Kids** et la réalisation de **Gummo**, n'en demeure pas moins l'un des auteurs les plus abscons du cinéma américain.

Presque dix ans après son dernier long métrage, Korine délaisse les bleds paumés du Midwest pour l'Europe, terre de ses nouveaux producteurs, afin d'y camper la majeure partie de **Mister Lonely**, une ode à la différence taillée dans le kitsch et le surnaturel. Son casting bigarré s'écartèle entre Paris, les Highlands écossais et Panama — où les parents du cinéaste ont élu domicile —, entre une commune de sosies reclus, un cheptel de moutons atteints du syndrome de la vache folle et une congrégation de nonnes ayant développé le pouvoir de voler sans parachute. Michael Jackson parle aux objets de sa chambre, des œufs ornés de portraits peints à la main s'animent, les réalisateurs Carax et Herzog s'en donnent à cœur joie comme acteurs, la finale rappelle **Cobra Verde** : Korine ne boude aucun débordement pour maximiser les surprises.

Les deux histoires formant **Mister Lonely** ne font que se côtoyer comme si chacune cherchait sa place au soleil, dans les souliers d'une vedette ou derrière le costume d'une nonne. Bien que les scènes des sœurs volantes sont anthologiques et constituent le cœur émotionnel du récit, celles de la commune, pathétiques et sans grande imagination, rappellent les premiers pas vers la marginalité à tout prix du cinéaste.

Droits d'auteur oblige, aucun succès du Roi de la pop n'a été inclus dans le film, bien que seulement certains titres de ses chansons chapitrent les séquences. Mais on devient plus sosie par culte d'un individu que par amour d'une œuvre... À cet égard, Korine, bien que voulant ouvrir sa démarche à un public plus large, avec des thèmes plus rassembleurs, accouche à la sauvette, par le biais de métaphores lourdingues, d'une morale bien mince sur la célébrité ou la promiscuité. À l'instar de Carax, Korine serait-il après tout l'excroissance exclusive d'un genre et d'une décennie ?

CHARLES-STÉPHANE ROY

■ France / Grande-Bretagne 2007, 112 minutes — **Réal. :** Harmony Korine — **Scén. :** Harmony Korine, Avi Korine — **Int. :** Diego Luna, Samantha Morton, Denis Lavant, Werner Herzog, Esme Creed-Miles, Leos Carax — **Dist. :** Séville.

MON FRÈRE EST FILS UNIQUE

Le dernier film de Daniele Luchetti (**Le Porteur de serviette**) met en scène la rivalité entre deux frères aux antipodes. Dès son jeune âge, Accio, surnommé la Teigne, rompt avec le consensus familial. En conflit avec les siens, il rencontre un marchand qui l'initiera très tôt à l'idéologie fasciste. En revanche, son frère, Manrico, d'allégeance communiste, paraît plus posé. Cette relation complexe, qui les unit et les sépare à la fois et autour de laquelle s'articule le récit, s'accorde volontiers à l'agitation politique de l'Italie des années 60, qui tente tant bien que mal d'oublier son passé sombre. C'est précisément ce fossé idéologique que Luchetti cherche à rendre.

Aussi engagé soit-il, le réalisateur demeure neutre, préférant plutôt suivre l'évolution des personnages au gré de leurs fugues et de leurs incertitudes les plus profondes. Ces changements (suite de provocations, de passions, de doutes et de désillusions) auxquels ils seront enclins constituent le point d'ancrage du récit. Nés d'une famille d'ouvriers, Accio et Manrico, poursuivant chacun ses principes, se dressent contre les traditions et la précarité de leur condition.

Le film opère comme un jeu de miroirs. À l'image d'une Italie divisée, ses protagonistes manquent de repères. Avec cette chronique d'une famille prise d'assaut par la turbulence politique qui s'abat sur le pays, Luchetti installe ses personnages au cœur même de leur crise identitaire et de leur détermination à trouver une place au soleil. Librement adapté du roman d'Antonio Pennachi, *Il Fasciocommunista*, le film conjugue l'intime et le social, le temps et l'Histoire.

Le réalisateur évite, ici, le romanesque pompeux et donne à ses personnages une dimension humaine par le biais d'une sincère exploration de l'individu et de ses ambiguïtés. Dans une proximité proche du documentaire, Luchetti filme ses acteurs (tous d'une impeccable justesse) sans faux-semblants ou complaisance; dommage que le triangle amoureux, fort appuyé symboliquement, perde en crédibilité en cours de route. Au final, malgré toutes les références politiques irriguant son récit (tantôt sous-entendues, tantôt explicites), **Mon Frère est fils unique** reste avant tout un portrait touchant d'individus dont les idéaux sont confrontés au temps qui passe.

SAMI GNABA

■ **MIO FRATELLO È FIGLIO UNICO** — Italie / France 2007, 100 minutes — **Réal.** : Daniele Luchetti — **Scén.** : Daniele Luchetti, Sandro Petraglia, Stefano Rulli — **Int.** : Elio Germano, Riccardo Scamarcio, Diane Fleri — **Dist.** : Séville.

SAVAGE GRACE

Inspiré de faits véridiques, ce drame déroutant raconte l'histoire des Baekeland, un couple de la haute société américaine dont l'harmonie est rompue depuis longtemps et qui fait face à un constat d'échec. C'est dans ce décor familial aux mœurs chancelantes que leur fils apprend à vivre. Une situation parfaite, donc, pour exploiter la question de la filiation.

À première vue, on serait tenté de se demander si **Savage Grace** réussira à trouver son public en cette saison estivale où il y a un engouement sans précédent pour les films de super-héros. Figure méconnue du cinéma américain, Tom Kalin cultive une admiration évidente pour le mélodrame. À l'instar de **Far From Heaven** de Todd Haynes, qui mettait déjà en vedette Julianne Moore, son film s'inspire essentiellement du cinéma de l'âge d'or hollywoodien.

Tout en s'aventurant sur plusieurs fronts, dramatiquement parlant (l'adultère du mari avec la copine du fils, l'homosexualité cachée puis affichée de Tony ou encore cette tentative de suicide de la mère), Kalin apparaît clairement plus intéressé à cerner la relation toute particulière et fatale entre Barbara (Moore) et son fils (Eddie Redmayne). Rarement a-t-on traité dans le cinéma américain le tabou de l'inceste d'une manière si frontale, si explicite et sans compromis.

Sans porter aucun jugement moral sur ses personnages, Kalin jette sur eux un regard objectif, exposant du coup la vraie nature de leur drame, soit la difficulté d'être. Outre le remarquable travail de reconstitution d'époque (le film traverse plus de deux décennies), **Savage Grace** s'illustre par sa mise en scène. Les silences contenus, la froideur des images, et le statisme du cadre confèrent à l'ensemble une opacité implacable, à l'image de la tragédie qui s'empare graduellement de ses personnages.

À cette maîtrise du style s'ajoute celle du jeu, tout particulièrement celui de Redmayne et de Moore. En ce qui concerne cette dernière, d'une élégance et d'une assurance désarmantes, elle nous prouve hors de tout doute qu'elle demeure l'une des actrices les plus inspirées du moment.

SAMI GNABA

■ France / Espagne / États-Unis 2007, 97 minutes — **Réal.** : Tom Kalin — **Scén.** : Howard A. Rodman — **Int.** : Julianne Moore, Stephen Dillane, Eddie Redmayne — **Dist.** : Séville.

SOUS LES BOMBES

Cette œuvre de Philippe Aractingi rend hommage aux nombreuses victimes libanaises abattues ou blessées par les bombes israéliennes entre juillet et août 2006. Toutefois, le film va beaucoup plus loin, car il se transforme finalement en plaidoyer contre les horreurs de cette guerre aveugle qui fait des milliers de victimes innocentes.

Le long-métrage s'ouvre en nous montrant les images percutantes de réels bombardements. Ici, le bilan s'élève à 1189 morts (dont un tiers était des enfants de moins de douze ans) et environ un million de personnes ont été contraintes au déplacement. Alors que les bombes pleuvent depuis plus d'un mois, un cessez-le-feu est lancé le 34e jour sous l'égide des forces internationales.

Tourné dans le meilleur décor qui soit, le territoire grugé du Liban, **Sous les bombes** s'accroche au récit tragique de Zeina, femme forte et courageuse. Cette dernière espère retrouver la trace de son fils, qu'elle a envoyé, quelque temps avant le déclenchement des hostilités, droit dans la mire de l'État hébreu : le sud du Liban. Depuis, Zeina n'a eu aucune nouvelle de lui. Elle décide alors de se rendre dans cette partie funeste du pays, mais les chauffeurs de taxi s'y refusent tous. Tous, sauf un : Tony, qui accepte de l'y conduire pour la modique somme de 300 dollars. Ici commencera la *véritable* visite guidée d'un monde en ruine, une terre foulée aux pieds par la haine interculturelle et le désastre vicieux qu'elle a engendrés. La route pour retrouver son enfant sera périlleuse; sa cause, perdue.

Road movie d'une véracité poignante, ce film nécessaire crie l'injustice haut et fort. Sans grande ligne directrice, les acteurs improvisent loyalement dans cet univers chaotique qui transpire la souffrance.

Le tournage, commencé seulement trois jours après le vrai cessez-le-feu, fut une expérience inoubliable. Entourée de mines antipersonnel et exposée aux réprimandes de l'ennemi invisible, l'équipe a tout risqué pour faire de ce film minimaliste un témoignage d'un poids incommensurable, une voix enfouie qui trouve enfin une oreille pour l'écouter.

MAXIME BELLEY

■ Liban / Grande-Bretagne / Belgique 2007, 98 minutes — **Réal.** : Philippe Aractingi — **Scén.** : Michel Léviant, Philippe Aractingi — **Int.** : Nada Abou Farhat, Georges Khabbaz — **Dist.** : Memento.

SWING VOTE

De toute évidence, la satire politique est devenue rentable pour les studios. Qu'on pense à **Dave**, **Wag the Dog** ou au récent **American Dreamz**, ces films reflètent un nouveau virage dans l'opinion publique, auquel Hollywood ne semble pas indifférent. À l'heure des complots, des déceptions et du manque flagrant de transparence, ce genre proprement américain capitalise sur un mouvement d'indignation collectif qui a depuis longtemps dépassé le cadre du cinéma documentaire.

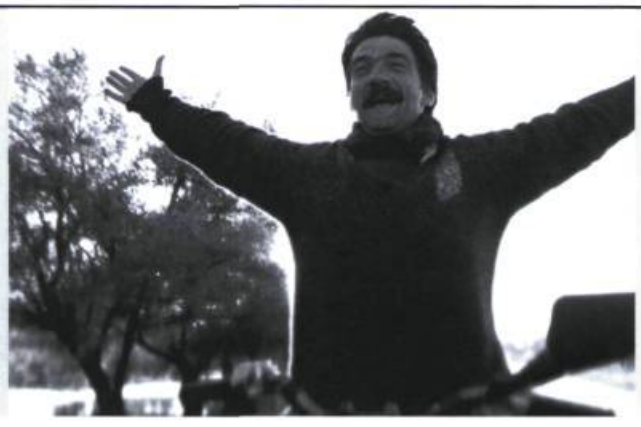
Au milieu de toute l'effervescence qui entoure les futures élections américaines, **Swing Vote**, quoique inoffensif dans sa réflexion politique, arrive à point. La facilité et le plaisir avec lesquels son réalisateur s'évertue à saisir les codes convenus du genre ne manqueront probablement pas d'attiser la conscience des jeunes électeurs. À cet effet, le film met dans le mille.

Plein de jolies intentions, **Swing Vote** arrive cependant difficilement à cacher ses défauts. En abordant des questions cruciales telles que l'immigration, la récession ou la cause environnementale, Stern cherchait certainement à se frotter à l'actualité. Toutefois, le réel se heurte, ici, à l'anecdotique. Ce qu'il nous reste, c'est une impression de déjà-vu et un discours qui frôle la caricature. À défaut d'être originale (les similarités avec **Mr Smith Goes to Washington** sont indéniables), cette histoire, aussi drôle qu'invraisemblable, d'un homme dont le vote décidera du prochain président des États-Unis s'avère néanmoins fort sympathique.

En dépit du peu de subtilité dans certains revirements dramatiques et de la naïveté de ses élans politiques, le film fonctionne. Dans son plus beau rôle depuis **Bull Durham**, Kevin Costner surprend dans son interprétation d'un ouvrier monoparental aussi simplet que charmant qui n'est pas sans rappeler le **Big Lebowski** des frères Coen. Ceci dit, c'est la jeune Madeline Carroll qui s'impose comme la vraie star du film. Cette gravité dans son regard, tout comme le naturel de son jeu, arrivent à inspirer au film ses meilleurs moments. Pour un court instant, on aimerait disparaître derrière ses propos, aussi innocents puissent-ils être, tandis que la caméra reste rivée sur elle...Peu importe l'invraisemblance qui émane de **Swing Vote**, nous voulons presque y croire.

SAMI GNABA

■ États-Unis 2008, 120 minutes — **Réal.** : Joshua Michael Stern — **Scén.** : Joshua Michael Stern, Jason Richman — **Int.** : Kevin Costner,Madeline Carroll, Kelsey Grammer, Stanley Tucci, Denis Hopper — **Dist.** : Buena Vista.



LES TOILETTES DU PAPE

Au début du mois de mai 1988, à Melo, en Uruguay, bourgade située sur la frontière brésilienne, tous attendent avec impatiente un évènement majeur : la visite du pape Jean-Paul II. Pendant ce temps, Beto, un opportuniste qui vit essentiellement de voyage de contrebande entre Melo et le pays voisin, est persuadé qu'il vient d'avoir une idée de génie.

Tout le monde désire s'enrichir en vendant divers produits lors de cette rencontre qui attirera la foule; lui vise à profiter de cette manne en installant des toilettes payantes dans sa cour. Comme Beto manque de fonds, il devra magouiller afin que son entreprise apparaisse conforme avant la visite. Les médias prévoient des milliers de gens : sa mise est pour ainsi dire assurée !

Cette comédie dramatique chaleureuse tirée d'une histoire vraie recèle un charme remarquable. Enrique Fernandez, lui-même originaire de Melo, a vécu l'évènement et côtoyé les personnages, dont le protagoniste Beto, qui nous fera plus d'une fois sourire par son caractère singulier. Mais cet anti-héros possède deux visages : d'un côté, il est attachant, naïf et bon vivant; de l'autre, alcoolique, impulsif, et s'emporte violemment contre sa femme et sa fille, les deux éléments rationnels de son entourage.

La prestation des acteurs amateurs et professionnels s'avère être la plus grande force du film. Ici, les caractères, souvent diamétralement opposés, s'entrechoqueront durant leur parcours parsemé d'embûches.

Les Toilettes du pape nous donne donc à voir cette petite ville uruguayenne fortement exposée à l'influence du Brésil, à la fin des années 80. Les réalisateurs, Fernandez et Charlone, parviennent avec dextérité à nous plonger dans ce monde de pauvreté, de souffrance, mais aussi d'espoir face à l'avenir. Par le biais de ce long métrage tourné sans grand budget, ils font montre de leur éminente maîtrise du 7e Art.

MAXIME BELLEY

■ **EL BAÑO DEL PAPA** —Uruguay / Brésil / France 2007, 95 minutes — **Réal.** : Enrique Fernandez, Cesar Charlone — **Scén.** : Enrique Fernandez — **Int.** : Cesar Troncoso, Virginia Mendez, Mario Silva, Virginia Ruiz — **Dist.** : Métropole.

WALL-E

Un col bleu travaille tous les jours sur terre à ramasser des ordures, à les compacter et à les empiler dans des constructions semblables à des gratte-ciel. Ce col bleu est un robot anonyme, car son insigne est un acronyme anglophone WALL-E (Waste Allocation Load Lifter Earth-class) qui décrit son but sur la Terre. Anonyme mais unique sur terre, ses confrères n'ayant pas su et pu continuer à travailler, il parcourt son petit bonhomme de chemin, collectionnant des breloques, se promenant avec son copain coléoptère et écoutant le soir à répétition une cassette d'**Hello Dolly**.

L'équipe de Pixar, inspirée par son symbole Luxo Jr (le *I* du générique du début de ses films) créé par John Lasseter, a encore une fois réussi, après **Toy Story**, **Finding Nemo** et **The Incredibles,** un très grand film d'animation. Le film comprend de nombreux moments magiques de pantomime et d'aventures spatiales. Les amours entre Wall-E et Eve (Extra-terrestrial Vegetation Evaluator), autre robot, d'une conception plus avancée et fort sur la gâchette, sorte d'agent secret intersidéral, ont un caractère touchant.

Tout en nous époustouflant par leur utilisation merveilleuse de la technologie *CGI* (images de synthèse), qui permet de créer un monde crédible à la fois précis dans ses détails et immense dans sa vision, Andrew Stanton et son équipe distillent un message écologique sur la surconsommation et sur la fin d'un monde qu'on aurait auparavant surtout vu dans des films d'horreur.

De nombreux personnages secondaires, tel un robot nettoyeur dans le vaisseau de croisière spatiale, atteignent une grande autonomie de comportement et font l'intérêt de certains épisodes. Des hommages assumés à **2001**, **Omega Man** et autres classiques, même musicaux (*Also sprach Zarathustra* de Richard Strauss), feront le bonheur des cinéphiles qui retrouveront Ben Burtt, créateur de la voix d'**E.T.**, aux commandes de la conception sonore et Sigourney Weaver (**Alien**), qui incarnera vocalement l'ordinateur de bord du vaisseau.

LUC CHAPUT

■ États-Unis 2008, 97 minutes — **Réal.** : Andrew Stanton — **Scén.** : Andrew Stanton, Jim Reardon — **Voix** : Ben Burtt, Elissa Knight, Jeff Garlin, Sigourney Weaver — **Int.** : Fred Willard — **Dist.** : Buena Vista.

WANTED

Timur Bekmambetov (**Night Watch** (2004), **Day Watch** (2006), réalisateur d'origine russe, nous présente une œuvre explosive tirée d'une série de bandes dessinées du même nom. Son adaptation donne pour résultat un pur film d'action qui s'élève notablement au-dessus de la mêlée — toutefois, cette élévation n'est pas assez prononcée pour qu'elle nous en donne le vertige. Si vous vous résignez à ne pas trop vous creuser la tête et si vous aimez l'intensité, **Wanted** vous comblera, car il respecte au moins la règle d'or de ce genre de superproduction : il divertit.

Dans ce long métrage de Bekmambetov, nous avons affaire à une organisation vieille de mille ans (la « Fraternité »), capable de briser les règles de la nature et du temps, ce qui n'est pas peu dire. Wesley Gibson vient d'apprendre que son père, qu'il n'a jamais connu, vient de se faire assassiner; il constatera rapidement, lors d'un attentat contre sa personne, qu'il est le prochain sur la liste.

Cette organisation qui le recrutera mettra bien peu de temps à le persuader. Gibson n'hésitera pas à sortir de l'apathie quotidienne dans laquelle il baigne, celle d'un fonctionnaire angoissé et cocufié par son « meilleur ami ». La « Fraternité », par l'énergie investie dans son entraînement, fera de lui un de ses tueurs d'élite les plus actifs.

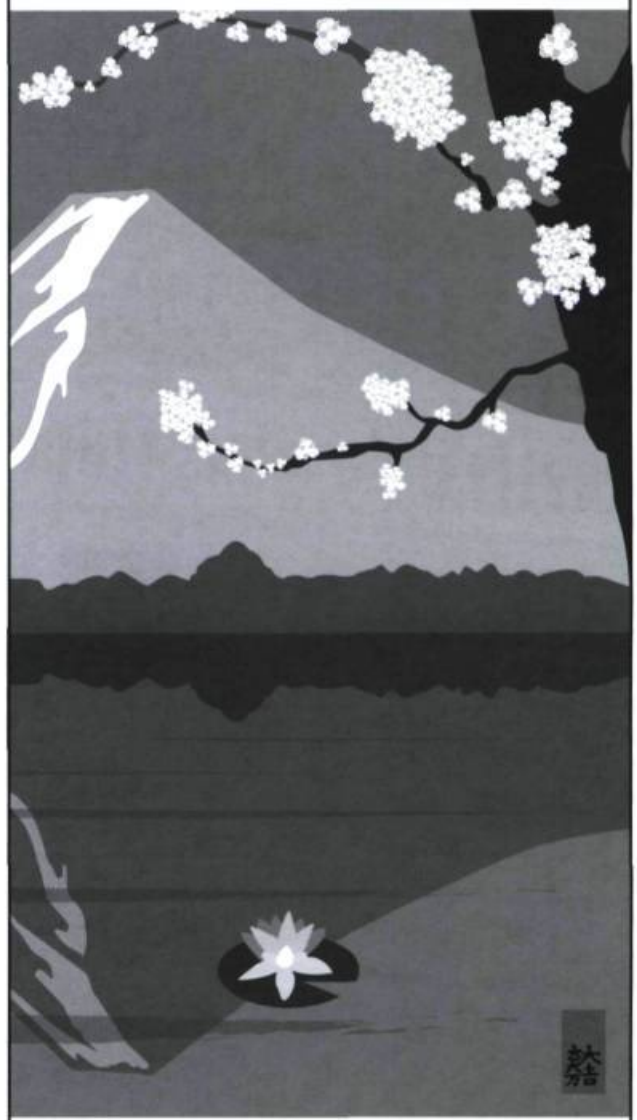
La mission de Gibson est maintenant d'abattre l'assassin de son père. Son problème ? Il ne sait pas tout de son nouvel entourage. Mais la « Fraternité » n'a pas su non plus déceler le réel potentiel de leur recrue... Attention, ça va saigner.

Bien sûr, certains diront que les effets spéciaux sont trop extravagants, que les nombreux ralentis, accélérés et les conséquences qui les accompagnent frôlent parfois le débordement. Cependant, tous ces éléments seront justifiés par le scénario impétueux. Les quelques gags visuels seront, quant à eux, assez superficiels, mais bon, plusieurs s'en réjouiront. **Wanted** possède cette caractéristique d'en mettre plein la vue, et reste de ce fait un film d'action plus que potable.

MAXIME BELLEY

■ **RECHERCHÉ** — États-Unis 2008, 110 minutes — **Réal.** : Timur Bekmambetov — **Scén.** : Michael Brandt, Derek Haas, Chris Morgan, basé sur la série *Wanted* de Mark Millar et J.G. Jones — **Int.** : James McAvoy, Angelina Jolie, Morgan Freeman — **Dist.** : Universal.

EN JAPONAIS SAMOURAÏ
VEUT DIRE « CELUI QUI SERT »



UN GRAPHISTE
À VOTRE SERVICE

samouraï

Simon Fortin, concepteur graphiste
(514) 526-5155
info.samourai@videotron.ca
www.samourai.ca